

## Poésie du 14<sup>e</sup> et du 15<sup>e</sup> siècles

La culture évolue à la fois dans le sens du raffinement et d'un plus grand impact social. La première voie – celle de l'exclusivité – est soutenue par la progression des connaissances et par l'ouverture intellectuelle qui aboutira, en Italie, à la première phase de l'humanisme et de la Renaissance. Même si ces tendances sont moins prononcées en France, elles ne sont pas absentes. L'autre voie – celle de l'élargissement du public littéraire – est liée à l'ascension de la bourgeoisie qui s'approprie, souvent sous forme d'adaptations en prose, les valeurs culturelles de la période précédente (romans de chevalerie, romans courtois). Plusieurs facteurs, cependant, freinent la société française. En premier lieu, il s'agit de la guerre de cent ans (1337–1453) : ce long conflit opposant la France à l'Angleterre cache en fait une guerre civile et dynastique qui ravage le pays, mine l'autorité royale, ruine l'aristocratie et la bourgeoisie, sème le sentiment d'insécurité. Un second facteur est sans doute la grande peste (1348–1349; avec des retours ultérieurs périodiques) qui emporte un tiers de la population, brise la dynamique démographique et l'économie, compromet le climat social optimiste des siècles précédents, ainsi que ses idéaux. La poésie tend à la perfection formelle qui, au 14<sup>e</sup> siècle, est liée à l'évolution de la musique (*ars nova*; développement de la polyphonie). Les poètes définissent les caractéristiques des poèmes à forme fixe qu'ils cultivent : rondeau (généralement 3 strophes de 3, 4, 6 vers sur 2 rimes avec la reprise relativement libre du refrain), ballade (3 strophes sur 3 ou 4 rimes et envoi), chant royal (cinq strophes et envoi), lai (12 strophes sur 2 rimes avec des vers de longueur différente), virelai (2 rimes, la première strophe formant le refrain repris après la 3<sup>e</sup> ou après la 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> strophe). Cette formalisation est accompagnée des « arts poétiques » – écrits théoriques et définitions de la poésie, tel l'*Art de dictier et de fere chansons* (1372) d'Eustache Deschamps.

### Guillaume de Machaut (vers 1300–1377)

Sa carrière de musicien (messes polyphoniques, motets) et de poète s'appuie sur une solide culture universitaire. Comme certains clercs éminents de son époque, il gagnait sa vie au service des grands seigneurs : de 1323 à 1337 il est au service du roi de Bohême Jean de Luxembourg qu'il accompagne en Bohême, Moravie, Pologne, Lituanie, Italie; ensuite – devenu chanoine au chapitre de Reims (de 1340 à sa mort) – il jouit de la protection de Bonne de Luxembourg et de Charles de Navarre. Sa poésie, qui prolonge la tradition courtoise, excelle par le souci du rythme diversifié: *La louange des Dames*, *Jugement du roi de Behaigne*, *Dit du lyon*, *Fontaine amoureuse*.

## Sans cuer / Amis, dolens / Dame, par vous

Ce triple poème est aussi une pièce de musique : une ballade chantée en canon à trois voix.

### Ligne 1

Sans cuer m'en vois, dolens et explorez,  
Pleins de soupirs et diseteus de joie,  
D'ardant desir esprits et embrasez,  
Douce dame, que briefment vous voie,  
Si qu'einsi sans cuer durer  
Ne porroie ne tels mauls endurer,  
S'Espoirs en moy ne faisoit sa demeure  
En lieu dou cuer, dame, qui vous meure,

Et Souvenirs qui scet tous les secrés  
Que Dous Penseurs m'amenistre et envoie,  
Dont en moy est empreins et figurez  
Vos faitis corps et vo maniere quoie,  
Vo douls riant regarder  
Et vo douceur qui me fait aouer  
Vous que je voy par tout et à toute heure  
En lieu dou cuer, dame, qui vous demeure.

S'ay plus de joie et de douceur assez,  
Quant je les ay, que de mon cuer n'arroe;  
Car en tous cas sui d'Espoir confortez  
Et Souvenirs me monstre, où que je soie,  
Vo plaisant viaire cler.  
Et s'aucuns griés me vient par desirer,  
Tres Dous Penseurs le destruit et deveure,  
En lieu dou cuer, dame, qui vous demeure.

### Ligne 2

Amis, dolens, maz et desconfortez  
Partez de moy et volez que je croie  
Que vos cuers m'est tous entier demorez.  
Tres bien le croy; dont je ne vous porroie  
Si biau don guerredonner,  
Et vous peüsse à fin souhait donner  
Quant que desirs en ce monde saveure,  
En lieu dou cuer, amis, qui me demeure.

Car il est vrais, fins, loiaus et secrez,  
Frans et gentis, ne dire ne sarocie  
La riche honneur dont il est couronnés  
Ne le haut bien: si ne say tour ne voie,  
Comment peüsse finer  
Dou remerir. Mais je ne vueil pener  
Qu'à mon pooir vous confortez et sequeure,  
En lieu dou cuer, amis, qui me demeure.

Si vous promet qu'en foy serés amez  
Par dessus tous, sans ce que je recroie,  
Et avec ce mon cuer emporterez  
Qui pour vous seul me guerpist et renoie;  
Se le veuil liés bien garder  
Et comme ami conjoir et amer,  
Car plus chier don n'ay dont je vous honneure,  
En lieu dou cuer, amis, qui me demeure.

### Ligne 3

Dame, par vous me sens reconfortez  
De tous les griés que recevoir soloie,  
Par vous sui hor de toutes orphentez,  
Par vous ne puis riens sentir qui m'anoie,  
Par vous m'estuet esperer  
Quant que loiaus amis puet desirer,  
C'est de merci don, s'en moy ne demeure  
En lieu dou cuer, dame, qui vous demeure.

Dame je sui par vous resuscitez,  
En paradis mis d'enfer, où j'estoie,  
De mes mortelz paours asseürés,  
Des grans doleurs garis que je sentoie;  
Par vous est dous mon amer,  
Quant vostre amie me daingniez apeler,  
Et s'il vous plaist que joie en moy acqueure  
En lieu dou cuer, dame, qui vous demeure.

Si seroie faus traîtres prouvés,  
Douce dame, se je ne vous amoie  
Tres loyaument, car tous mes biens est nez  
De vostre bien; dont si fort me resjoie,  
Quant bele et bonne sans per  
Et des dames la flour vous oy nommer,  
Que tendrement de joie en riant pleure  
En lieu dou cuer, dame, qui vous demeure.

## Je puis trop bien

Je puis trop bien ma dame comparer  
A l'image que fist Pymalion.  
D'ivoire fu estoit, tant belle et si sans per  
Que plus l'ama que Medée Jason.  
Li fols toudis la prioit,  
Mais l'image riens ne li respondoit.  
Einsi me fait celle qui mon cuer font,  
Qu'adès la pri et riens ne me respont.

Pimalions qui moroit pour amer  
 Pria ses dieus par tele affection  
 Que la froideur de l'image tourner  
 Vit en chalour et sa dure fasson  
 Amolir, car vie avoit  
 Et char humeinne et doucement parloit.  
 Mais ma dame de ce trop m'i confont  
 Qu'adès la pri et riens ne me respont.

Or vueille Amours le dur en dous muer  
 De celle a qui j'ay fait de mong cuer don,  
 Et son franc cuer de m'amour aviver,  
 Si que de li puisse avoir guerredon.  
 Mais Amours en li conjoit  
 En fier desdaing, et le grand desir voit  
 Qui m'ocira; si croy que cil troiz font  
 Qu'adès la pri et riens ne me respont.

### Plus dure que dyamant

virelai  
 Plus dure qu'un dyamant  
 Ne que pierre d'aÿmant  
 Est vo durté,  
 Dame, qui n'avez pité  
 De vostre amant  
 Qu'ociés en desirant  
 Vostre amitié.

Dame, vo biauté  
 Qui toutes passe, à mon gré,  
 Et vo samblant  
 Simple et plein d'umilité,  
 De douceur fine paré,  
 En sousriant,  
 Par un accueil attraiant,  
 M'ont au cuer en regardant

Si fort navré  
Que ja mais joie n'avré,  
Jusques à tant  
Que vo grace qu'il atent  
M'arez donné.

Plus dure qu'un dyamant  
Ne que pierre d'aÿmant  
Est vo durté,  
Dame, qui n'avez pité  
De vostre amant  
Qu'ociés en desirant  
Vostre amitié.

J'ay humblement enduré  
L'amoureux mal et porté,  
En attendant Vostre bonne volenté  
Que j'ay et tous cas trouvé  
Dure et poingnant.  
Et quant tous en vo commant  
Suis, je me merveil comment  
Vostre bonté  
M'a sa grace refusé,  
Quant en plourant  
Vous ay et en souspirant  
Merci rouvé  
Plus dure qu'un dyamant.

Helas! dame, conforté  
Ne m'avez en ma grieté,  
Ne tant ne quant,  
Eins m'avez desconforté,  
Si que tout deconfort hé.  
Mais nom pourquant  
J'ameray d'or en avant  
Plus fort qu'onques mais, et que quant

Mort en miné  
 M'ara vostre cruauté  
 Qui m'est trop grant,  
 Lors sera bien apparant  
 Ma loyauté.  
 Plus dure qu'un dyamant  
 Ne que pierre d'aÿmant  
 Est vo durté,  
 Dame, qui n'avez pité  
 De vostre amant  
 Qu'ociés en desirant  
 Vostre amitié.

## Eustache Deschamps (1344?–1404)

Élève de Guillaume de Machaut, il fut au service du roi Charles V, puis de Charles VI et de Louis d'Orléans, avec lequel il voyagea, en 1392, en Bohême et en Moravie. Son oeuvre poétique – 1.500 poèmes, 80.000 vers – est très variée, souvent imprégnée de tons personnels (« Plaintes d'amoureux »; « Chagrin d'amour »). Il est aussi l'auteur de *l'Art de dictier et de fere chançons* (1372), une poétique qui résume les règles de l'art des troubadours.

### Ballade de Paris

Quand j'ai la terre et mer avironnée  
 Et visité en chacune partie  
 Jérusalem, Egypte et Galilée,  
 Alixandre, Damas et la Syrie,  
 Babylone, Le Caire et Tartarie,  
 Et tous les ports qui-y sont,  
 Les épices et sucres qui s'y font,  
 Les fins draps d'or et soye du pays,  
 Valent trop mieux ce que les Français ont :  
 Rien ne se peut comparer à Paris.

C'est la cité sur toutes couronnée,  
Fontaine et puits de sens et de clergie  
Sur le fleuve de Seine située :  
Vignes, bois a, terres et prairie.  
De tous les biens de cette mortel vie  
A plus qu'autres cités n'ont ;  
Tous étrangers l'aiment et aimeront,  
Car, pour déduit et pour être jolis,  
Jamais cité telle ne trouveront :  
Rien ne se peut comparer à Paris.

Mais elle est bien mieux que ville fermée,  
Et de châteaux de grande anceserie,  
De gens d'honneur et de marchands peuplée,  
De tous ouvriers d'armes, d'orfèvrerie;  
De tous les arts c'est la fleur, quoi qu'on die :  
Tous ouvrages à droit font;  
Subtil engin, entendement profond  
Verrez avoir aux habitants toudis,  
Et loyauté aux œuvres qu'ils feront :  
Rien ne se peut comparer à Paris.

### **Le chat et les souris**

(Orthographe modernisée)

Je trouve qu'entre les souris  
Fut un merveilleux parlement  
Contre les chats, leurs ennemis,  
À voir manière comment  
Elles véçussent sûrement  
Sans demeurer en tel débat.  
L'une dit lors en argüant:  
« Qui pendra la sonnette au chat ? »

Ce conseil fut conclu et pris ;  
Lors se partent communément.  
Une souris du plat pays

Les rencontre et va demandant  
 Ce qu'on a fait. Vont répondant  
 Que leurs ennemis seront mat :  
 Sonnette auront au cou pendant.  
 « Qui pendra la sonnette au chat ? »

« C'est le plus fort », dit un rat gris.  
 Elle demande sagement  
 Par qui sera ce fait fourni.  
 Lors s'en va chacun excusant:  
 Il n'y eut point d'exécutant,  
 S'en va leur besogne à plat.  
 Bien fut dit, mais au demeurant:  
 « Qui pendra la sonnette au chat ? »

Prince, on conseille bien souvent,  
 Mais on peut dire, comme le rat,  
 Du conseil qui sa fin ne prend :  
 « Qui pendra la sonnette au chat ? »

## Christine de Pisan (1365–1431)

Son père, médecin et astrologue vénitien, professeur à l'université de Bologne, l'amena en France où il entra au service du roi Charles V. Mariée à Étienne de Castel, secrétaire du roi Charles V, elle se retrouve veuve à 25 ans, avec trois enfants : pour nourrir sa famille et gagner sa vie, elle travaille de sa plume en dédiant ses poèmes et ses écrits prosaïques à divers mécènes (Philippe le Hardi, Louis d'Orléans) avant de se retirer, en 1418, au couvent de Poissy. Son oeuvre volumineuse aborde divers sujets: *Débat de deux amants*, *Livre des trois jugements*, *Dit de la Rose* (polémique contre la misogynie de Jean de Meung dans *Le Roman de la Rose*), *Livre de la cité des femmes* (éloge des vertus féminines, basé sur le traité de Boccace *De claris mulieribus*), *Livre de la mutacion de fortune* (23.000 vers, à caractère autobiographique).

### La grant doulour que je porte

La grant doulour que je porte  
 Est si aspre et si tres forte

Qu'il n'est riens qui conforter  
Me peüst ne aporter  
Joye, ainsouldroie estre morte.

Puis que je pers mes amours,  
Mon ami, mon esperance  
Qui s'en va, dedens briefs jours,  
Hors du royaume de France

Demourer, lasse ! il emporte  
Mon cuer qui se desconforte ;  
Bien se doit desconforter,  
Car jamais joye enorter  
Ne me peut, dont se deporter  
La grant doulour que je porte.

Si n'aray jamais secours  
Du mal qui met a oultrance  
Mon las cuer, qui noye en plours  
Pour la dure departance

De cil qui euvre la porte  
De ma mort et que m'enorte  
Desespoir, qui raporter  
Me vient dueil et emporter  
Ma joye, et dueil me raporte  
La grant doulour que je porte.

### **Or est venu le très gracieux moys de May**

Or est venu le très gracieux moys  
De May le gay, ou tant a de doulçours,  
Que ces vergiers, ces buissons et ces bois,  
Sont tout chargiez de verdure et de flours,  
Et toute riens se resjoye.  
Parmi ces champs tout flourist et verdoye,



Ne il n'est riens qui n'entroublie esmay,  
Pour la douçour du jolis moys de May.

Ces oisillons vont chantant par degois,  
Tout s'esjouit partout de commun cours,  
Fors moy, hélas ! qui sueffre trop d'anois,  
Pour ce que loings je suis de mes amours;  
Ne je ne pourroye avoir joye,  
Et plus est gay le temps et plus m'anoie.  
Mais mieulx cognois adès s'oncques amay,  
Pour la douçour du jolis moys de May.

Dont regreter en plourant maintes fois  
Me fault celui, dont je n'ai nul secours;  
Et les griefs maulx d'amours plus fort cognois,  
Les pointures, les assaulx et les tours.  
En ce doulz temps, que je n'avoie  
Oncques mais fait; car toute me desvoie  
Le grand desir qu'adès trop plus ferme ay,  
Pour la douçour du jolis moys de May.

### **Seulette suis, sans amis demeurée**

Seulette suis et seulette veulx être,  
Seulette m'a mon doux ami laissée.  
Seulette suis, sans compagnon ni maître,  
Seulette suis, dolente et courroucée,  
Seulette suis, en langueur malaisée,  
Seulette suis, plus que nulle égarée,  
Seulette suis, sans ami demeurée.

Seulette suis à huis ou à fenêtre,  
Seulette suis en un anget mucinée,  
Seulette suis pour moi de pleurs repaître,  
Seulette suis, dolente ou apaisée,  
Seulette suis, rien qui tant messiée,

Seulette suis, en ma chambre enserrée,  
Seulette suis, sans ami demeurée.

Seulette suis partout et en tout aître,  
Seulette suis, que je marche ou je siée,  
Seulette suis, plus qu'autre rien terrestre,  
Seulette suis, de chacun délaissée,  
Seulette suis, durement abaissée,  
Seulette suis, souvent toute éplorée,  
Seulette suis, sans ami demeurée.

Princes, or est ma douleur commencée  
Seulette suis, de tout deuil menacée,  
Seulette suis, plus teinte que morée,  
Seulette suis, sans ami demeurée.

### **Je ne sais comment je dure**

Je ne sais comment je dure,  
Car mon dolent cœur fond d'ire  
Et plaindre n'ose, ni dire  
Ma douloureuse aventure,

Ma dolente vie obscure.  
Rien, hors la mort ne désire ;  
Je ne sais comment je dure.

Et me faut, par couverture,  
Chanter que mon cœur soupire  
Et faire semblant de rire ;  
Mais Dieu sait ce que j'endure.  
Je ne sais comment je dure.

## Charles d'Orléans (1394–1465)

Duc de sang royal, il fut mêlé à la politique. Après l'assassinat de son père Louis d'Orléans (1407), il devint chef du parti des Armagnacs. Blessé et fait prisonnier à la bataille d'Azincourt (1415), il passa 25 ans en captivité en Angleterre, avant de pouvoir retourner en France. Retiré dans ses châteaux de Blois et d'Amboise, il cultive la poésie, accueille les poètes (dont Villon). Son oeuvre représente une des dernières grandes expressions de la courtoisie tout en gardant l'empreinte des expériences personnelles.

### Ballades

#### À sa Dame

Jeune, gente, plaisante et debonnaire,  
 Par un prier qui vaut commandement  
 Chargé m'avez d'une ballade faire ;  
 Si l'ai faite de cœur joyeusement :  
 Or la veuillez recevoir doucement.  
 Vous y verrez, s'il vous plaît à la lire,  
 Le mal que j'ai, combien que vraiment  
 J'aimasse mieux de bouche le vous dire.

Votre douceur m'a su si bien attraire  
 Que tout vôtre je suis entièrement,  
 Très désirant de vous servir et plaire,  
 Mais je souffre maint douloureux tourment,  
 Quand à mon gré je ne vous vois souvent,  
 Et me déplaît quand me faut vous écrire,  
 Car si faire se pouvait autrement,  
 J'aimasse mieux de bouche le vous dire.

C'est par Danger, mon cruel adversaire,  
 Qui m'a tenu en ses mains longuement ;  
 En tous mes faits je le trouve contraire,  
 Et plus se rit, quand plus me voit dolent ;  
 Si vouloie raconter pleinement

En cet écrit mon ennuyeux martyr,  
Trop long serait ; pour ce, certainement  
J'aimasse mieux de bouche le vous dire.

### **En regardant vers le pays de France**

En regardant vers le pays de France,  
Un jour m'advint, à Douvres sur la mer,  
Qu'il me souvint de la douce plaisance  
Que je souloie au dit pays trouver.  
Si commençai de cœur à soupirer,  
Combien certes que grand bien me faisoit  
De voir France que mon cœur aimer doit.

Je m'avisai que c'était nonsavance  
De tels soupirs dedans mon cœur garder,  
Vu que je vois que la voie commence  
De bonne Paix, qui tous biens peut donner ;  
Pour ce, tournai en confort mon penser ;  
Mais non pourtant mon cœur ne se lassoit  
De voir France que mon cœur aimer doit.

Alors chargeai en la nef d'Espérance  
Tous mes souhaits, en leur priant d'aller  
Outre la mer sans faire demeurance,  
Et à France de me recommander.  
Or nous doit Dieu bonne Paix sans tarder :  
Adonc aurai loisir, mais qu'ainsi soit,  
De voir France que mon cœur aimer doit.

Paix est trésor qu'on ne peut trop louer :  
Je hais guerre, point ne la dois priser :  
Destourbé m'a longtemps, soit tort ou droit,  
De voir France que mon cœur aimer doit.

**Encore est vive la souris**

Nouvelles ont couru en France,  
 Par mains lieux, que j'estoye mort,  
 Dont avoient peu desplaisance  
 Aucuns qui me hayent a tort ;  
 Autres en ont eu desconfort,  
 qui m'aiment de loyal vouloir,  
 Comme mes bons et vrais amis :  
 Si fais a toutes gens savoir  
 Qu'encore est vive la souris.

Je n'ay eu ne mal ne grevance,  
 Dieu mercy, mais suis sain et fort,  
 Et passe temps en esperance  
 Que Paix, qui trop longuement dort,  
 S'esveillera, et par Accort  
 À tous fera liësse avoir ;  
 Pour ce de Dieu soient maudis  
 Ceux qui sont dolens de veoir  
 Qu'encore est vive la souris !

Jeunesse sur moy a puissance,  
 Mais Vieillesse fait son effort  
 De m'avoir en sa gouvernance ;  
 À present faillira son sort :  
 Je suis assez loing de son port.  
 De pleurer vueil garder mon hoir ;  
 Loué soit Dieu de paradis,  
 Qui m'a donné force et pouvoir  
 Qu'encore est vive la souris.

Nul ne porte pour moy le noir :  
 On vent meilleur marchié drap gris ;  
 Or tingne chascun pour tout voir  
 Qu'encore est vive la souris.

### En la forest d'Ennuyeuse Tristesse

En la forest d'Ennuyeuse Tristesse  
Un jour m'avint qu'a part moy cheminoie;  
Si rencontray l'amoureuse Deesse  
Qui m'appella, demandant ou j'aloie.  
Je respondy que par Fortune estoye  
Mis en exil en ce bois, longtemps a,  
Et qu'a bon droit appeller me povoye  
L'omme esgaré qui ne scet ou il va.

En sousriant, par sa tres grant humblesse  
Me respondy: « Amy, se je sçavoie  
Pourquoy tu es mis en ceste destresse,  
À mon povair volentiers t'aideroye;  
Car, ja pieça, je mis ton cueur en voye  
De tout plaisir, ne sçay qui l'en osta;  
Or me desplaist qu'a present je te voye  
L'omme esgaré qui ne scet ou il va. »

« Hélas! dis-je, souverainne Princesse,  
Mon fait savés, pourquoy le vous diroye?  
C'est par la Mort, qui fait a tous rudesse,  
Qui m'a tollu celle que tant amoye,  
En qui estoit tout l'esperoir que j'avoye,  
Qui me guidoit, si bien m'accompaigna  
En son vivant que point ne me trouvoye  
L'omme esgaré qui ne scet ou il va. »

Aveugle suy, ne sçay ou aler doye;  
De mon baston, affin que ne fourvoye,  
Je vais tastant mon chemin ça et la:  
C'est grant pitié qu'il convient que je soye  
L'omme esgaré qui ne scet ou il va.

## Rondeaux

(Orthographe modernisée)

### Le Printemps

Le Temps a laissé son manteau  
De vent, de froidure et de pluie,  
Et s'est vêtu de broderie,  
De soleil luisant, clair et beau.

Il n'y a bête ni oiseau  
Qu'en son jargon ne chante ou crie :  
« Le Temps a laissé son manteau  
De vent, de froidure et de pluie ».

Rivière, fontaine et ruisseau  
Portent en livrée jolie  
Gouttes d'argent d'orfèvrerie ;  
Chacun s'habille de nouveau :  
Le Temps a laissé son manteau.

### L'hôtellerie

L'hôtellerie de Pensée ;  
Pleine de venants et allants  
Soucis, soient petits ou grands,  
À chacun est abandonnée.

Elle n'est à nul refusée  
Mais prête pour tous les passants,  
L'hôtellerie de Pensée,  
Pleine de venants et allants.

Plaisance chèrement aimée  
S'y loge souvent, mais nuisants  
Lui sont Ennuis gros et puissants ;  
Quand ils la tiennent empêchée  
L'hôtellerie de Pensée.

### **Cri de la rue**

Petit mercier, petit panier !  
Pourtant si je n'ai marchandise  
Qui soit du tout à votre guise,  
Ne blâmez pour ce mon métier.

Je gagne denier à denier,  
C'est loin du trésor de Venise.  
Petit mercier, petit panier !  
Pourtant si je n'ai marchandise...

Et tandis qu'il est jour ouvrier,  
Le temps perds quand à vous devise :  
Je vais parfaire mon emprise  
Et parmi les rues crier :  
Petit mercier, petit panier !

### **Puis ça puis là,**

Puis ça puis là,  
Et sus et jus,  
De plus en plus  
Tout vient et va.

Tous on verra,  
Grands et menus,  
Puis ça puis là,  
Et sus et jus.

Vieux temps déjà  
S'en sont courus.  
Et neufs venus.  
Que dea, que dea,  
Puis ça puis là.



## François Villon (1431 ou 1432 – après 1463)

De son nom François de Montcorbier, il adopta le patronyme de son protecteur, le chanoine Guillaume de Villon. Il étudia, devint bachelier (1449) et maître ès arts (1452), mais très tôt il eut des démêlées avec la justice à cause de l'assassinat du prêtre Philippe de Chermoy (1455) et des vols. Tour à tour condamné, emprisonné, gracié, il passe sa vie entre les lettrés et les marginaux, entre Paris et la province. La peine capitale (1462) étant commuée en bannissement, il quitte Paris et sa trace se perd. La touche personnelle qui permettra de considérer Villon comme un précurseur des « poètes maudits » renoue avec la marginalité minimale, déjà introduite par Rutebeuf. La perfection formelle de la tradition courtoise rejoint la sensibilité religieuse du moyen âge finissant (thématique de la danse macabre et le sentiment de la précarité de la condition humaine). Le ton individualiste, où la dimension existentielle est saisie avec fraîcheur et (auto) ironie, sera apprécié par la postérité, y compris Clément Marot qui s'occupera de l'édition des oeuvres de Villon (1533) que l'on répartit en: 1) *Le Lais (Le Petit Testament)* – 40 huitains, de ton burlesque, reprenant la tradition des « congés » (cf. Jean Bodel) et de « La Belle Dame sans mercy » (Alain Chartier); 2) *Le Testament (Le Grand Testament)* – 172 huitains, 16 ballades, 3 rondeaux – amplification existentielle du genre testamentaire; 3) le *Codicille* – 16 poèmes de forme diverse, dont *Ballade du concours de Blois*, *Épitaphe de Villon* ou *Ballade des pendus* ; 4) 11 ballades en jobelin, argot de la confrérie des voleurs La Coquille.

### Le Lais (Le Petit Testament) fait l'an 1456.

I

L'an quatre cens cinquante six,  
 Je, Françoy Villon, escollier,  
 Considerant, de sens rassis,  
 Le frain aux dens, franc au collier,  
 Qu'on doit ses euvres conseillier,  
 Comme Vegece le racompte,  
 Sage Rommain, grant conseillier,  
 Ou autrement on se mescompte...

II

En ce temps que j'ay dit devant,  
 Sur Noël, morte saison,  
 Que les loups se vivent du vent  
 Et qu'on se tient en sa maison,  
 pour le frimas, pres du tyson,  
 Me vint ung vouloir de briser

La tres amoureuse prison  
Qui faisoit mon cueur debriser.

III

Je le feiz en telle façon,  
Voyant celle devant mes yeult  
Consentant a ma deffaçon,  
Sans ce que ja luy en fust mieulx ;  
Dont je me dueil et plains aux cieulx,  
En requerant d'elle vengeance  
À tous les dieux venerieus,  
Et du grief d'amours allegence.

IV

Et se j'ay prins en ma faveur  
Ces doulx regards et beaux semblans  
De tres decevante saveur  
Me tresparsans jusques aux flans,  
Bien ils ont vers moy les piés blancs  
Et me faillent au grant besoing :  
Planter me fault aultres complans  
Et frapper en ung aultre coing.

V

Le regard de celle m'apris  
qui m'a esté fellone et dure ;  
Sans ce qu'en riens j'aye mesprins,  
Veult et ordonne que j'endure  
La mort, et que plus je ne dure.  
Si n'y vois secours que fouir ;  
Rompre veult la vive soudure  
Sans mes pitieux regrets ouïr.

VI

Pour obvier a ses dangiers,  
Mon mieulx est, ce croy, de partir.  
A Dieu ! Je m'en vois a Angers,  
Puis qu'el ne me veult impartir  
Sa grace ne me departir.  
Par elle meurs, les membres sains ;  
Au fort, je suys amant martir,  
Du nombre des amoureux sains.

## VII

Combien que le depart me soit  
 Dur, si fault il que je l'eslongne ;  
 Comme mon povre sens consoit,  
 Aultre que moy est en quelongne,  
 Dont oncques soret de Boulongne  
 Ne fut plus alteré d'humeur.  
 C'est pour moy piteuse besongne :  
 Dieu en vueille ouïr ma clameur !

## VIII

Et puyz que departir me fault  
 Et du retour ne suis certain  
 (Je ne suis homme sans deffault,  
 Ne qu'aultre d'assier ne d'estain ;  
 Vivre aux humains est incertain  
 Et après mort n'y a relaiz),  
 - Je m'en vois en pays lointain,  
 Si establit ce present laiz.

## IX

Premierement, ou nom du Pere,  
 Du Filz et Saint Esperit,  
 Et de sa glorieuse Mere  
 Par qui grace riens ne perit,  
 Je laisse, de par Dieu, mon bruyt  
 A maistre Guillaume Villon,  
 Qui en l'onneur de son nom bruyt,  
 Mes tentes et mon pavillon.

## X

Item, a celle que j'ay dit  
 Qui si durement m'a chassé  
 Que je suis de joye interdit  
 Et de tout plaisir dechassé,  
 Je laisse mon cueur enchassé,  
 Palle, pitieux, mort et transy.  
 Elle m'a ce mal pourchassé,  
 Mais Dieu luy en face mercy !

XI

Item, a maistre Ythier Merchant,  
Auquel je me sens tres tenu,  
Laisse mon branc d'acier tranchant,  
Et a maistre Jehan le Cornu,  
Qui est en gaige detenu  
Pour ung escot sept solz montant ;  
Je veul, selon le contenu,  
Qu'on leur livre... en le rachetant !

\*\*\*\*\*

XXXV

Finablement, en escripvant,  
Ce soir, seulet, estant en bonne,  
Dictant ces laiz et descripvant,  
J'ouys la cloche de Serbonne,  
Qui tous jours a neuf heures sonne  
Le salut que l'ange predict ;  
Si suspendis et mis en bonne  
Pour prier comme le cueur dit.

XXXVI

Ce faisant, je m'entroubliay,  
Non pas par force de vin boire,  
Mon esperit comme lié.  
Lors je sentis dame Memoire  
Reprendre et mectre en son aulmoire  
Ses especes colaterales,  
Oppinative faulse et voire  
Et autres intellectualles,

XXXVII

Et meismement l'estimative,  
Par quoy prospective nous vient,  
Simulative, formative,  
Desquelles souvent il advient  
Que, par leur trouble, homme devient  
Fol et lunatique par moys ;

Je l'ay leu, se bien m'en souvient,  
En Aristote aucunesfois.

XXXVIII

Dont le sensitif s'esvailla  
Et esvertua Fantaisie,  
Qui les organes resveilla,  
Et tint la souveraine partie  
En suspens et comme mortie  
Par oppression d'oubliance,  
Qui en moy s'estoit espartie  
Pour monstrier de Sens la liance.

XXXIX

Puis que mon sens fut a repos  
Et l'entendement desmellé,  
Je cuiday finer mon propos,  
Mais mon ancrë trouvay gelé  
Et mon cierge trouvay soufflé ;  
De feu je n'eusse peu finer,  
Si m'endormis, tout enmouflé,  
Et ne peuz autrement finer.

XL

Fait au temps de ladite datte  
Par le bien renommé Villon,  
Qui ne mengue figue ne datte,  
Sec et noir comme escouvillon ;  
Il n'a tente ne pavillon  
Qu'il n'ait lessié a ses amis,  
Et n'a mais qu'un peu de billon  
Qui sera tantost a fin mis.

## **Le Testament (Le Grand Testament) fait en 1461**

I

En l'an de mon trentiesme aage,  
Que toutes mes hontes j'euz beues,  
Ne du tout fol, ne du tout saige  
Non obstant maintes peines eues,

Lesquelles j'ay toutes receues  
Soubz la main Thibault d'Aucigny  
S'esvesque il est, signant les rues,  
Qu'il soit le mien je le regny.

II

Mon seigneur n'est ne mon evesque,  
Soubz luy ne tiens, s'il n'est en friche ;  
Foy ne luy doy n'ommaige avecque,  
Je ne suis son serf ne sa biche.  
Peu m'a d'une petite miche  
Et de froide eaue tout ung esté ;  
Large ou estroit, moult me fut chiche :  
Tel luy soit Dieu qu'il m'a esté !

III

Et s'aucun me vouloit reprendre  
Et dire que je le mauldiz,  
Non faiz, se bien me scet comprendre ;  
En riens de luy je ne mesdiz.  
Vecy tout le mal que j'en dis :  
S'il m'a esté misericors,  
Jhesus, le roy de paradis,  
Tel luy soit a l'ame et au corps.

IV

Et s'esté m'a dur ne cruel,  
Trop plus que cy je ne raconte,  
Je veul que le Dieu eternel  
Luy soit dont semblable a ce compte.  
Et l'Eglise nous dit et compte  
Que prions pour noz annemys ;  
Je vous diray j'ay tort et honte,  
Quoi qu'il m'aist fait, a Dieu remys.

\*\*\*\*\*

XVI

Se pour ma mort le bien publicque  
D'aucune chose vaulsist mieulx,

A mourir comme un homme inique  
 Je me jugasse, ainsi m'est Dieux !  
 Griefz ne faiz a jeunes ne vieux,  
 Soie sur piez ou soy en biere :  
 Les mons ne bougent de leurs lieux  
 Pour un povre, n'avant n'arriere.

XVII

Ou temps qu'Alixandre regna,  
 Ungs homs nommé Diomedés  
 Devant lui on lui admena,  
 Engrillonné pousses et detz  
 Comme larron, car il fut des  
 Escumeurs que voyons courir ;  
 Sy fut mis devant ce cadés  
 Pour estre jugiez a mourir.

XVIII

L'empereur si l'araisonna :  
 « Pourquoi es tu laron en mer ? »  
 L'autre responce lui donna :  
 « Pourquoi laron me faiz clamer ?  
 Pour ce qu'on me voit escumer  
 En une petiote fuste ?  
 Se comme toy me peusse armer,  
 Comme toy empereur je feusse.

XIX

Mais que veulx tu ! de ma fortune,  
 Contre qui ne puis bonnement,  
 Qui si faulcement me fortune,  
 Me vient tout ce gouvernement.  
 Excusez moy aucunement  
 Et saichiez qu'en grant poverté,  
 Ce mot se dit communement,  
 Ne gist pas grande loyaulté. »

XX

Quant l'empereur ot remiré  
 De Diomedés tout le dit:  
 « Ta fortune je te mueray

Mauvaise en bonne », ce lui dist.  
Si fist il ; onc puis ne mesdit  
A personne, mais fut vray homme ;  
Valere pour vray le bauldit  
Qui fut nommé le Grant a Romme  
XXI

Se Dieu m'eust donné rencontrer  
Ung autre pitieux Alixandre  
Qui m'eust fait en bon eur entrer,  
Et lors qui m'eust veu condescendre  
A mal, estre ars et mis en cendre  
Jugié me feusse de ma voys.  
Necessité fait gens mesprendre  
Et fait saillir le loup du boys.  
XXII

Je plains le temps de ma jeunesse,  
Ouquel j'ay plus qu'autre gallé  
Jusqu'a l'entrée de vieillesse,  
Qui son partement m'a cellé :  
Il ne s'en est a pié alé  
N'a cheval : hélas ! comment don ?  
Soudainement s'en est vollé  
Et ne m'a laissé quelque don.  
XXIII

Allé s'en est, et je demeure,  
Povre de sens et de savoir,  
Triste, failly, plus noir que meure,  
Qui n'ay ne cens, rente n'avoir;  
Des miens le mendre, je dy voir,  
De me desavouer s'avance,  
Oubliant naturel devoir  
Par faulte d'un peu de chevance.  
XXIV

Si ne crains avoir despendu  
Par friander ne par lescher ;  
Par trop amer n'ay riens vendu  
Qu'amis me peussent reprouchier,



Au moins qui leur couste moulte cher ;  
 Je le dy et ne croy mesdire.  
 De ce je me puis revanchier :  
 Qui n'a meffait ne le doit dire.

XXV

Bien est verté que j'ai aymé  
 Et aymeroye volentiers ;  
 Mais triste cueur, ventre affamé  
 Qui n'est rassasié au tiers,  
 M'oste des amoureux sentiers.  
 Au fort, quelc'um s'en recompence  
 Qui est ramply sur les chantiers,  
 Car la dance vient de la pance !

XXVI

Bien sçay, se j'eusse estudié  
 Ou temps de ma jeunesse folle  
 Et a bonnes meurs dedié,  
 J'eusse maison et couche molle  
 Mais quoy ! je fuyoie l'escolle  
 Comme fait le mauvaiz enffant.  
 En escripvant ceste parolle,  
 A peu que le cueur ne me fent.

XXVII

Le dit du Saige trop lui feiz  
 Favourable, bien en puis mais !  
 Qui dist : « Esjois toy, mon filz,  
 En ton adolescence », mes  
 Ailleurs sert bien d'ung autre mes,  
 Car « Jeunesse et adollesance  
 C'est son parler, ne moins ne mes  
 Ne sont qu'abuz et ygnorance ».

XXVIII

Mes jours s'en sont alez errant,  
 Comme, dit Job, d'une touaille  
 Font les filletz, quant tixerant  
 En son poing tient ardente paille :  
 Lors s'il y a nul bout qui saille,

Soudainement il le ravit.  
Sy ne crains plus que riens m'assaille,  
Car a la mort tout s'assouvit.

XXIV

Ou sont les gratieux galans  
Que je suivoye ou temps jadiz,  
Si bien chantans, si bien parlans,  
Sy plaisans en faiz et en diz ?  
Les aucunes sont morts et roidiz,  
D'eulx n'est il plus riens maintenant  
Respit aient en paradis,  
Et Dieu saulve le remenant !

XXX

Et les autres sont devenuz,  
Dieu mercy, grans seigneurs et maistres ;  
Les autres mendient tous nuz  
Et pain ne voient qu'aux fenestres ;  
Les autres sont entrez en cloistres  
De Celestins et de Chartreux,  
Bostés, houlséz, com pescheurs d'oestres.  
Voyez l'estat divers d'entre'eux.

XXXI

Aux grans maistres Dieu doint bien fere,  
Vivans en paix et en requoy ;  
En eulx il n'y a que reffaire,  
Si s'en fait bon taire tout quoy.  
Mais aux povres qui n'ont de quoy,  
Comme moy, Dieu doint pastience.  
Aux autres ne fault qui ne quoy,  
Car assez ont pain et pictence.

XXXII

Bons vins ont, souvent embrochez,  
Saulces, brouestz et groz poissons,  
Tartes, flans, oefz fritz et pochetz,  
Perduz et en toutes façons.  
Pas ne ressemblent les maçons

Que servir fault a si grant peine :  
 Ilz ne veulent nulz eschançons,  
 De soy verser chacun se paine.

XXXIII

En cest incident me suis mis,  
 Qui de riens ne sert a mon fait.  
 Je ne suis juge ne commis  
 Pour pugner n'absouldre meffait :  
 De tous suis le plus imparfait ;  
 Loué soit le doulx Jhesu Crist !  
 Que par moy leur soit satisfait :  
 Ce que j'ay escript est escript.

XXXIV

Laissons le moustier ou il est,  
 Parlons de chose plus plaisante ;  
 Ceste matiere a tous ne plect,  
 Ennuieuse est et desplaisante.  
 Povreté, chagrine, doulente,  
 Tousjours, despiteuse et rebelle,  
 Dit quelque parolle cuisante ;  
 S'elle n'ose, si le pense elle.

XXXV

Povre je suis de ma jeunesse,  
 De povre et de peticte extrasse ;  
 Mon pere n'eust oncq grant richesse,  
 Ne son ayeul, nommé Orrace ;  
 Povreté tous nous suit et trace.  
 Sur les tombeaux de mes ancestres,  
 Les ames desquelz Dieu embrasse,  
 On n'y voit couronnes ne ceptres.

XXXVI

De povreté me grementant,  
 Souventeffoiz me dit le cueur :  
 « Homme, ne te doulouse tant  
 Et ne demaine tel douleur !  
 Se tu n'as tant qu'eust Jacques Cueur,

Mieulx vault vivre soubz gros bureau  
Povre, qu'avoir esté seigneur  
Et pourrir soubz riche tumbau. »

XXXVII

Qu'avoir esté seigneur? Que dis ?  
Seigneur, lasse ! ne l'est il mais ?  
Selon les davitiques diz,  
Son lieu ne congnoistra jamaiz.  
Quant du seurplus, je m'en desmez  
Il n'appartient a moy, pecheur ;  
Aux theologiens le remectz,  
Car c'est office de prescheur.

XXXVIII

Si ne suis, bien le considere,  
Filz d'ange, portant dyademe  
D'estoille ne d'autre sidere.  
Mon pere est mort, Dieu en ait l'ame;  
Quant est du corps, il gist soubz lame.  
J'entens que ma mere mourra,  
Et le scet bien, la povre femme  
Et le filz pas ne demourra.

XXXIX

Je congnois que povres et riches,  
Sages et folz, prestres et laiz,  
Nobles, villains, larges et chiches,  
Petiz et grans, et beaulx et laiz,  
Dames à rebrassez collez,  
De quelconque condicion,  
Protans atours et bourrelez,  
Mort saisit sans exception.

XL

Et meure Paris et Helaine,  
Quiconques meurt, meurt à douleur  
Telle qu'il pert vent et alaine;  
Son fiel se creve sur son cuer,  
Puis sue, Dieu scet quelle sueur!  
Et n'est qui de ses maulx l'alege:

Car enfant n'a, frere ne seur,  
 Qui lors vouldist estre son pege.

XLI

La mort le fait fremir, pallir,  
 Le nez courber, les vaines tendre,  
 Le col enfler, la chair mollir,  
 Jointes et nerfs croistre et estendre.  
 Corps femenin, qui tant est tendre,  
 Poly, souef, si precieux,  
 Te fauldra il ces maulx attendre?  
 Oy, ou tout vif aller es cieulx.

### Ballade des dames du temps jadis

Dites moi où, n'en quel pays,  
 Est Flora la belle Romaine,  
 Archipiades, ni Thais,  
 Qui fut sa cousine germaine,  
 Écho parlant quand bruit on mène  
 Dessus rivière ou sur étang,  
 Qui beauté eut trop plus qu'humaine  
 Mais où sont les neiges d'antan?

Où est la très sage Héloïs,  
 Pour qui fut châtré et puis moine  
 Pierre Abelard à Saint Denis?  
 Pour son amour eut cette essoine.  
 Semblablement, où est la reine  
 Qui commanda que Buridan  
 Fut jeté en un sac en Seine?  
 Mais où sont les neiges d'antan?

La reine Blanche comme lis  
 Qui chantait à voix de sirène,  
 Berthe au grand pied, Biétris, Alis,  
 Haremburgis qui tint le Maine,  
 Et Jeanne la bonne Lorraine

Qu'Anglais brûlèrent à Rouen;  
Où sont ils, où, Vierge souveraine?  
Mais où sont les neiges d'antan?

Prince, n'enquerez de semaine  
Où elles sont, ne de cest an,  
Qu'à ce refrain ne vous remaine:  
Mais où sont les neiges d'antan?

\*\*\*\*\*

LXXXIX

Item, donne a ma povre mere,  
Pour saluer nostre Maistresse,  
Qui pour moy ot douleur amere,  
Dieu le scet, et mainte tristesse  
Autre chastel n'ay ne forteresse  
Ou me retraye corps ne ame  
Quant sur moy court malle destresse,  
Ne ma mere, la povre femme.

### **Ballade que Villon fait à la requête de sa mere pour prier Nostre Dame**

Dame des cieulx, regente terrienne,  
Emperiere des infernaux paluz,  
Recevez moy, vostre humble chrestienne,  
Que comprinse soye entre vos esleuz,  
Ce non obstant qu'oncques rien ne valuz.  
Les biens de vous, ma dame et ma maistresse,  
Sont trop plus grans que ne suis pecheresse,  
Sans lesquelz biens ame ne peut merir  
N'avoir les cieulx, je n'en suis jungleresse.  
En ceste foi je vueil vivre et mourir.

A vostre Filz dictes que je suis sienne;  
De luy soyent mes pechiez aboluz:  
Pardonne moy comme a l'Egipcienne,

Ou comme il feist au clerc Théophilus,  
 Lequel par vous fut quitte et absoluz,  
 Combien qu'il eust au deable fait promesse.  
 Preservez moy, que ne face jamais ce,  
 Vierge portant, sans rompure encourir  
 Le sacrement qu'on celebre à la messe.  
 En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Femme je suis povrette et ancienne,  
 Qui riens ne sçay; oncques lettre ne leuz;  
 Au moustier voy dont suis paroissienne  
 Paradis paint, où sont harpes et luz,  
 Et ung enfer où dampnez sont boulluz:  
 L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse,  
 La joye avoir me fay, haulte Deesse,  
 A qui pecheurs doivent tous recourir,  
 Comblez de foy, sans fainte ne paresse.  
 En ceste foy je vueil vivre et mourir.

#### ENVOI

Vous portastes, digne Vierge, princesse,  
 Iesus regnant, qui n'a ne fin ne cesse.  
 Le Tout Puissant, prenant nostre foiblesse,  
 Laissa les cieulx et nous vint secourir,  
 Offrit à mort sa tres chiere jeunesse.  
 Nostre Seigneur tel est, tel le confesse,  
 En ceste foy je vueil vivre et mourir.

\*\*\*\*\*

#### Ballade de la Grosse Margot

Se j'ayme et sers la belle de bon het,  
 M'en devez vous tenir ne vil ne sot ?  
 Elle a en soy des biens affin soubzhet ;  
 Pour son amour seins boucler et passot.  
 Quant viennent gens, je cours et happe ung pot,

Au vin m'en voys, sans demener grant bruyt ;  
Je leur tens eaue, froumaige, pain et fruyt.  
S'ilz paient bien, je leur diz : «Bene stat,  
Retournez cy, quant vous serez en ruyt,  
En ce bordeau ou tenons nostre estat. »

Mais adoncques, il y a grant deshet,  
Quant sans argent s'en vient coucher Mergot ;  
Voir ne la puis, mon cueur a mort la het.  
Sa robe prens, demy seint et seurtot,  
Sy luy jure qu'il tendra pour l'escot.  
Par les costez se prent, c'est Antecrist,  
Crye et jure, par la mort Jhesucrist  
Que non fera. Lors empoingne ung esclat,  
Dessus son nez lui en faiz ung escript,  
En ce bordeau ou tenons nostre estat.

Puis paix se fait, et me fait ung groz pet,  
Plus enffle qu'un velimeux escarbot.  
Riant, m'assiet son poing sur mon sommet,  
Gogo me dit, et me fiert le jambot ;  
Tous deux yvres dormons comme ung sabot.  
Et au resveil, quant le ventre lui bruyt,  
Monte sur moy, que ne gaste son fruyt,  
Soubz elle geins, plus qu'un aiz me fait plat ;  
De paillarder tout elle me destruyt,  
En ce bordeau ou tenons nostre estat.

Vente, gresle, gesle, j'ay mon pain cuyt.  
Je suis paillart, la paillarde me suyt.  
Lequel vault mieulx ? Chascun bien s'entressuyt,  
L'un vault l'autre, c'est a mau rat mau chat.  
Ordure aimons, ordure nous affuyt;  
Nous deffuyons honneur, il nous deffuyt,  
En ce bordeau ou tenons nostre estat.



## Codicille

### EPITAPHE

CLXXVIII  
 CY GIST ET DORT EN CE SOLLIER,  
 QU'AMOURS OCCIST DE SON RAILLON,  
 UNG POVRE PETIT ESCOLLIER,  
 QUI FUST NOMÉ FRANÇOYS VILLON.  
 ONCQUES DE TERRE N'EUT SILLON.  
 IL DONNA TOUT, CHASCUN LE SCET:  
 TABLES, TRESTEAULX, PAIN, CORBEILLON.  
 GALLANS, DICTES EN CE VERSET:

### VERSET ou rondeau

Repos eternel, donne à cil,  
 Sire, et clarté perpetuelle,  
 Qui vaillant plat ni escuelle  
 N'eut oncques, n'ung brain de percil.  
 Il fut rez, chief, barbe et sourcil,  
 Comme ung navet qu'on ret ou pelle.  
 Repos eternel donne à cil.

Rigueur le transmit en exil,  
 Et luy frappa au cul la pelle,  
 Non obstant qu'il dit: « J'en appelle! »  
 Qui n'est pas terme trop subtil.  
 Repos eternel donne à cil.

### L'építaphe en forme de ballade (connu sous le non : La Ballade des pendus) que feit François Villon pour luy et ses compagnons, s'attendant estre pendu avec eulx

Frères humains, qui après nous vivez,  
 N'ayez les cueurs contre nous endurciz,  
 Car, si pitié de nous pouvres avez,  
 Dieu en aura plustost de vous merciz.  
 Vous nous voyez cy attachez cinq, six:

Quant de la chair, que trop avons nourrie,  
Elle est pieça devorée et pourrie,  
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.  
De nostre mal personne ne s'en rie,  
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

Se vous clamons, frères, pas n'en devez  
Avoir desdaing, quoique fusmes occis  
Par justice. Toutesfois, vous sçavez  
Que tous les hommes n'ont pas bon sens assis;  
Intercedez doncques, de cueur rassis,  
Envers le Filz de la Vierge Marie,  
Que sa grace ne soit pour nous tarie,  
Nous preservant de l'infernale fouldre.  
Nous sommes mors, ame ne nous harie;  
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

La pluye nous a debuez et lavez,  
Et le soleil dessechez et noirciz;  
Pies, corbeaulx nous ont les yeux cavez,  
Et arrachez la barbe et les sourcilz.  
Jamais, nul temps, nous ne sommes rassis;  
Puis cà, puis là, comme le vent varie,  
A son plaisir sans cesser nous charie,  
Plus becquetez d'oyseaulx que dez à couldre.  
Ne soyez donc de nostre confrairie,  
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

ENVOI.

Prince JESUS, qui sur tous seigneurie,  
Garde qu'Enfer n'ayt de nous la maistrie:  
A luy n'ayons que faire ne que souldre.  
Hommes, icy n'usez de mocquerie  
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

## Je meurs de soif auprès de la fontaine

Cette ballade fut présentée au concours de Blois organisé par Charles d'Orléans dans son château en 1458. C'est la plus « courtoise » des ballades de Villon.

Je meurs de soif auprès de la fontaine  
 Chaud comme feu, et tremble dent à dent,  
 En mon país suis en terre loingtaine;  
 Lez un brazier friçonne tout ardent;  
 Nu comme ung ver, vestu en president;  
 Je ris en pleurs, et attens sans espoir;  
 Confort reprens en triste desespoir;  
 Je m'esjouys et n'ay plaisir aucun;  
 Puissant je suis sans force et sans povoir,  
 Bien recueilly, debouté de chascun.

Rien ne m'est seur que la chose incertaine,  
 Obscur, fors ce qui est tout evident;  
 Doubte ne fais, fors en chose certaine;  
 Science tiens à soudain accident;  
 Je gaigne tout, et demeure perdent;  
 Au point du jour, diz: « Dieu vous doint bon soir! »  
 Gisant envers, j'ay grant paour de cheoir;  
 J'ay bien de quoy, et si n'en ay pas un;  
 Eschoicte attens, et d'homme ne suis hoir,  
 Bien recueilly, debouté de chascun.

De riens n'ay soing, si metz toute ma paine  
 D'acquérir biens, et n'y suis pretendant;  
 Qui mieulx me dit, c'est cil qui plus m'attaine,  
 Et qui plus vray, lors plus me va bourdant;  
 Mon ami est qui me fait entendant  
 D'ung cygne blanc que c'est ung corbeau noir;  
 Et qui me nuyst croy qu'il m'aide à povoir.  
 Verité, bourde, aujourd'uy m'est tout un.  
 Je retiens tout; riens ne sçay concepvoir,  
 Bien recueilly, debouté de chascun.

L'ENVOI.

Prince clement, or vous plaise savoir  
Que j'entens moult, et n'ay sens ne sçavoir;  
Parcial suis, à toutes lois commun.  
Que fais-je plus? Quoy? Les gaiges ravoir,  
Bien recueilly, debouté de chascun.